



LE PYGARGUE, EMBLEME DES ETATS-UNIS

Il a été choisi le 20 juin 1782 par le Congrès.

Un aigle, ça ? Non, seulement un charognard

Ce fut Thomas Jefferson qui attribua au pygargue à tête blanche la mission de jouer les porte-étendards de la toute jeune nation américaine. Il suivait les tenants de la physiognomonie, cette pseudoscience aujourd'hui jugée raciste, qui affirme que l'aspect extérieur d'une personne ou d'un animal trahit sa nature profonde. Du fait de sa tête blanche et de ses yeux jaunes, le pygargue, disaient les physiognomonistes, ne pouvait être que noble et courageux. Benjamin Franklin, c'est tout à son honneur de scientifique, rejeta cette logique bancal et reconnut, que l'oiseau n'était en réalité qu'un pirate. Pis encore, c'était à ses yeux un "couard lamentable, qui a pour habitude de fuir les oiseaux de la taille d'un moineau". Franklin proposa donc de recruter plutôt comme emblème la dinde, volatile aux nombreuses vertus. Mais il échoua à imposer ses arguments : notre jeune nation attachait manifestement davantage d'importance au symbolisme qu'à l'histoire naturelle, et la dinde avait nettement moins de charisme que le pygargue.

On peine à comprendre comment Jefferson a pu ignorer les mœurs alimentaires du rapace. Son style de vie avait été décrit avec exactitude en 1754 par Mark Catesby, naturaliste anglais réputé. Dans son Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride et des îles Bahamas, Catesby avait identifié le pygargue comme un pillard qui préférerait aller chercher ses poissons dans le nid d'un balbuzard pêcheur (*Pandion haliaetus*).

Que les pygargues à tête blanche [*Haliaeetus leucocephalus*] volent plus qu'ils ne chassent ne doit pas nous surprendre : ce ne sont pas des aigles à proprement parler, malgré leur nom anglais de "bald eagle", ou aigle chauve. Difficile d'appartenir à cette élite (le genre *Aquila*) avec des pattes vaguement emplumées et des tendances douteuses sur le plan gastronomique. Les pygargues à tête blanche et à pattes nues appartiennent à une branche des pygargues qui s'est détachée de la lignée des vautours africains il y a seulement quelques millions d'années. Il leur arrive de chasser, mais ils ont conservé la capacité des vautours à se nourrir toute leur vie durant de chair putride. Ni leur physiologie ni leur instinct ne les obligent à s'emparer de proies vivantes. En revanche, l'aigle royal et le balbuzard sont tous deux contraints de chasser.

Si jamais Jefferson connaissait ces particularités de l'histoire naturelle, il n'a pas jugé utile d'en faire profiter son petit camarade Meriwether Lewis [explorateur et gouverneur de la Louisiane] avant de le barder d'insignes ornés de pygargues et de l'envoyer vers l'Ouest faire la cour aux diverses nations indiennes. Pourtant, il peut s'avérer difficile de convaincre des alliés potentiels que vos intentions sont honorables quand vous avez pour totem un oiseau qui assure sa subsistance en détournant les biens des autres. Peut-être Jefferson avait-il pressenti ce que seraient à l'avenir les relations entre les Indiens et les Etats-Unis et s'était-il ainsi laissé aller à un discret trait d'humour noir. Quoi qu'il en soit, vers le milieu de son expédition, Lewis a commencé à douter de la prétendue noblesse de l'oiseau. Dans l'une des rares notes caustiques de son journal, il tourne le pygargue à tête blanche en dérision et le présente comme un voleur et un charognard. "Nous continuons à observer un grand nombre de pygargues à tête blanche. Je suppose qu'ils doivent se nourrir de carcasses d'animaux morts, car je ne vois nul faucon pêcheur [balbuzard] à même de leur fournir leur aliment préféré."

La prédation aquatique est un art complexe à maîtriser pour les oiseaux. Parmi les différentes espèces de grands oiseaux carnivores d'Amérique du Nord, deux seulement sont aquatiques : le pygargue à tête blanche et le balbuzard pêcheur. Les serres barbelées de ce dernier lui permettent d'agripper aisément les poissons ; ses plumes huileuses résistent à l'humidité ; ses narines peuvent s'obturer, lui évitant d'aspirer de l'eau, ses paupières translucides facilitent sa vision sous la surface et les bandes noires qui entourent ses yeux minimisent l'effet de la réverbération. Plus important encore, il peut tourner ses serres vers l'arrière, si bien que, après avoir saisi un poisson par le flanc et l'avoir hissé hors de l'eau, il est en mesure d'orienter sa prise vers l'avant, sa charge gagnant en aérodynamisme. Un truc qu'aucun autre rapace ne maîtrise. Dans l'ensemble, les pygargues sont des pêcheurs nettement moins efficaces. C'est peut-être pour cette raison qu'ils préfèrent les parcours de migration des saumons. Là, ils peuvent se nourrir sans effort de poissons morts, flottant ou s'étant échoués. Donc, les pygargues ne valent pas les balbuzards en habitat aquatique. Mais sur la terre ferme et dans les airs ils soutiennent encore moins la comparaison avec leur concurrent, l'aigle royal. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que Lewis ait mis fin à sa lune de miel avec le pygargue dès qu'il apprit à connaître le "plus beau de tous les aigles d'Amérique", l'aigle royal, le seul véritable aigle d'Amérique, dont les plumes ornaient les coiffes de presque tous les chefs indiens des Plaines. Car, si le pygargue parvient encore à dérober sa pitance au balbuzard, beaucoup plus petit que lui, il ne s'y risque jamais avec l'aigle royal, de même taille que lui. Qu'il s'agisse d'attraper leurs propres proies ou de manger la chair d'animaux blessés ou morts, les aigles royaux l'emportent. Lewis remarqua ainsi qu'à l'approche de l'aigle royal "tous quittent instantanément la carcasse dont ils se nourrissaient". Souhaitant confirmer les observations de Lewis, j'ai rôdé autour de quelques carcasses. Un divertissement si intéressant que je suis prête à me lever avant l'aube et à revenir jour après jour sur un site pour suivre toute la scène. Lewis avait raison : les deux rapaces jouent des rôles remarquablement différents. L'aigle royal se nourrit, le pygargue à tête blanche se planque. Les Américains qui ne vivent pas parmi les aigles et n'ont pas lu le journal de Lewis pourront en savoir plus grâce au classique d'Arthur Cleveland Bent, *Life Histories of North American Birds of Prey* (Vie et mœurs des oiseaux de proie d'Amérique du Nord), publié en 1937. "Un bel oiseau", écrit Bent au sujet du pygargue, mais "qui ne mérite guère la distinction [d'être l'emblème national]. Ses mœurs de charognard, son attitude timide et lâche, sa façon d'agresser comme un pillard le balbuzard, plus petit et moins fort, n'inspirent guère le respect". Sa description des vilaines habitudes du pygargue nous dévoile en outre que notre symbole national adore le vomit de vautour. Sauf que le vomit de vautour, ça ne se trouve pas partout. Par conséquent, le pygargue cherche des vautours et les oblige à vomir, puis se repaît du résultat. "Seuls ceux qui ne connaissent pas son comportement peuvent encore admirer notre oiseau national", commente Bent. Planant au-dessus de somptueux paysages avec l'air d'apprécier le panorama, les pygargues à tête blanche semblent fuir leurs responsabilités. Moi aussi, d'ailleurs, pourrait-on me reprocher, vu que je passe des heures et des heures à observer tranquillement les oiseaux. C'est que, techniquement, en tant que spécialiste de la faune, ça fait partie de mon travail. Pourtant, comme le pygargue, j'obéis à une routine qui ressemble plus à de la flemmardise qu'à un vrai travail. En ce qui me concerne, c'est un choix de vie délibéré. Je ne nierai pas que, pour ce qui est de l'idée que Jefferson se faisait de la nation, la dinde est un symbole plus adapté. Mais pour ce qui est de ma propre idée de l'Amérique, dont la Constitution garantit le droit au bonheur, alors, le pygargue me va tout à fait. Après tout, c'est essentiellement à ça que nous occupons notre temps, lui et moi : à affirmer avec assiduité notre droit au bonheur.

Catherine Raven
American Scientist